Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco- allemande (1901-1924)

Marion Aballéa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/314>

DOI : 10.4000/allemande.314

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2015

Pagination : 517-530

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Marion Aballéa, « Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 47-2 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 23 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/314> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.314>

Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924)

■ Marion Aballéa *

Émile Haguenin est un personnage que l'historien travaillant sur les relations entre la France et l'Allemagne dans le premier quart du XX^e siècle rencontre régulièrement dans les sources qu'il consulte. Souvent de manière anodine et un peu anecdotique, au détour d'une documentation consacrée à d'autres questions : il est celui que croise Gide en 1922 en sortant d'un entretien à l'hôtel Crillon avec Walther Rathenau⁽¹⁾, celui qui vient renseigner l'ambassade de France à Berlin en 1907 quand un de ses membres risque d'être compromis dans un scandale de mœurs⁽²⁾, ou encore celui qui signe, dans des revues littéraires berlinoises, les comptes rendus d'ouvrages français pouvant intéresser le public allemand. Sans être jamais au premier rang, il apparaît à peu près partout, dans les sources diplomatiques comme dans la presse ou dans des correspondances variées ; il est par excellence, pourrions-nous dire, un personnage incident⁽³⁾. À certaines époques de sa vie, il se trouve toutefois plus explicitement dans la lumière : c'est notamment le cas lors de la Première Guerre mondiale, où il rejoint le service diplomatique, actif à observer l'ennemi allemand depuis la Suisse, voire à travailler à un éventuel rapprochement ; avant de gagner, au lendemain de l'armistice, l'Allemagne révolutionnaire pour y défendre les intérêts français. Son activité a alors retenu plus nettement l'attention des historiens, qui ont tenté de cerner le sens

* Docteur en histoire, maître de conférences à l'Institut d'Études politiques de Strasbourg.

1 André GIDE, *Journal*, vol. 1 : 1889-1939, Paris, Gallimard, 1948, p. 727 [3 janvier 1922].

2 Centre des archives diplomatiques de Nantes (CADN), Berlin, B 75.

3 C'est ainsi « incidemment » que nous avons pour la première fois rencontré le personnage d'Haguenin, dans le cadre de la préparation d'une thèse sur l'ambassade de France à Berlin entre 1871 et 1914 (sous la direction de S. Schirmann et M. Schulz, soutenue en juin 2014) ; la récurrence de la présence d'Haguenin dans les archives de l'ambassade a éveillé notre curiosité et nous a poussée à élargir l'enquête.

de son action franco-allemande⁽⁴⁾. Entre la documentation historique dans laquelle il apparaît de façon récurrente et les analyses scientifiques consacrées à son action diplomatique entre 1914 et 1920, nous disposons ainsi aujourd'hui d'une information relativement abondante sur ce personnage singulier. Mais l'image qui ressort de cette information demeure fragmentaire, mettant au jour l'une ou l'autre facette de son activité ; il manque à ce tableau, pour saisir pleinement la portée de la médiation franco-allemande poursuivie par Haguenin, une lumière éclairant la continuité de son action et de son parcours pendant près de vingt-cinq ans. Or cette continuité s'incarne, à bien des égards, dans sa trajectoire berlinoise.

Haguenin connaît deux carrières dans la capitale allemande : une carrière académique au sein de l'Université de Berlin de 1901 à 1914, brutalement interrompue par la guerre, puis une carrière diplomatique aux contours parfois obscurs, le ramenant à Berlin au printemps 1919 et à laquelle il se consacra, au service du Quai d'Orsay puis de la Commission des réparations, jusqu'à sa mort début 1924. La seconde, du moins jusqu'en 1920, est bien connue ; la première beaucoup moins. Nous tenterons alors ici de renverser la perspective, dans une volonté de rééquilibrage, mais surtout parce que les activités d'Haguenin dans le Berlin impérial paraissent déterminer, à bien des égards, l'ensemble de son parcours. C'est en effet dans la posture du professeur qu'il s'invente et endosse, au tournant du XX^e siècle, un rôle de médiateur culturel, et c'est dans la continuité avec son action d'avant-guerre qu'il entreprend ensuite une carrière d'apprenti diplomate autodidacte. Son ancrage berlinois constitue le trait d'union entre les deux temps de sa vie : aucun Français n'a passé plus de temps que lui dans la capitale allemande dans le premier quart du XX^e siècle, et c'est en devenant pleinement ce « Berlinois français » qu'il put occuper une place singulière dans la relation franco-allemande.

Une nomination berlinoise inédite

Rien ne prédestinait Haguenin à une trajectoire allemande. Son arrivée à Berlin le 21 octobre 1901 relève bien plus des hasards et de l'opportunisme d'un jeune homme brillant et ambitieux que d'une attraction pour la culture germanique. Originaire de la petite bourgeoisie champenoise, normalien et major de l'agrégation de lettres en

4 Pour la période suisse, voir notamment la thèse de Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la Première Guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, sous la direction de J.-B. Duroselle (1989) ; du même auteur, « Émile Haguenin, un "homme d'influence" en Suisse pendant la Grande Guerre », in : J.-J. POLLET et A.-M. SAINT-GILLE (dir.), *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre*, Arras, Artois Presses Université, 1996, p. 109-125, reprenant les principaux éléments consacrés dans la thèse à l'action d'Haguenin en Suisse ; voir aussi Landry CHARRIER, « À la recherche d'une paix de compromis : Kessler, Haguenin et la diplomatie officielle de l'hiver 1916-1917 », *Histoire@Politique. Politique, culture et société*, n° 11, mai-août 2010 ; pour l'action allemande en 1919-1920 : Henning KÖHLER, *Novemberrevolution und Frankreich : die französische Deutschlandpolitik 1918-1919*, Düsseldorf, Droste, 1980 ; Peter Claus HARTMANN, « Die Mission Haguenin im Frühjahr 1919. Ein schwieriges Kapitel deutsch-französischer Beziehungen », in : W. ELZ et S. NEITZEL (dir.), *Internationale Beziehungen im 19. und 20. Jahrhundert. Festschrift für Winfried Baumgart zum 65. Geburtstag*, Paderborn, Schöningh, 2003, p. 217-228 ; Marion ABALLÉA, « Une diplomatie de professeurs au cœur de l'Allemagne vaincue : la mission Haguenin à Berlin (mars 1919-juin 1920) », *Relations internationales*, n° 150, avril-juin 2012, p. 23-36.

1896, Haguenin vient à peine d'obtenir un poste à l'Université de Nancy quand un décret de Guillaume II le nomme à l'Université de Berlin. Jusqu'alors, ses goûts et ses études l'avaient porté vers l'Italie plus que vers l'Allemagne, et la presse, qui, des deux côtés des Vosges, se fait l'écho de son arrivée sur la Spree, souligne que le jeune homme n'est « absolument pas maître de la langue allemande »⁽⁵⁾. Comment dès lors expliquer cette nomination exceptionnelle, qui devait bouleverser irrémédiablement la carrière du jeune professeur ?

C'est aux relations de sa belle-famille que celui qui exerce alors au lycée de Moulins doit ce tournant décisif⁽⁶⁾. En novembre 1896, à vingt-quatre ans, Haguenin a en effet épousé Noémie Pellault de Saint-Aignan ; outre les revenus confortables que ce mariage lui a assurés, il a attiré sur lui la protection d'un personnage déterminant : Louis Liard, grand réformateur républicain de l'enseignement public, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, et ami intime des Pellault de Saint-Aignan. L'influent fonctionnaire, vite pris d'affection pour le jeune normalien, se met en devoir, au tournant du siècle, de favoriser sa carrière. Or, depuis 1899, Liard était en discussion avec Eduard Sachau, membre de l'Académie royale de Berlin et directeur du Séminaire des langues orientales dans la capitale allemande, en vue d'améliorer l'enseignement de la littérature française à Berlin. En janvier 1901, Sachau avait obtenu l'appui du gouvernement prussien dans ses démarches, et réclamé à Liard les noms de jeunes Français qui pourraient venir enseigner à l'Université de Berlin ou dans les lycées prussiens. Il avait précisé son projet et répété son offre en avril devant Georges Perrot, directeur de l'École normale supérieure : il était à la recherche d'un « savant français » qui viendrait enseigner la littérature française à Berlin ; salaire, durée du contrat, heures de cours étaient d'ores et déjà planifiés. Perrot présenta alors à Sachau une liste d'anciens élèves de l'École qui pourraient remplir un tel rôle ; sur cette liste, le fonctionnaire allemand choisit Haguenin, chaudement recommandé par Liard. Un contrat de trois ans, fort bien rémunéré, est proposé à l'intéressé qui, sans avoir eu le temps de prendre possession de son poste nancéen, prononce son cours introductif à l'Université de Berlin le 31 octobre 1901.

« Professeur extraordinaire », Haguenin fait partie intégrante du personnel de l'université, à cette seule nuance qu'il ne participe pas au conseil d'administration de l'institution⁽⁷⁾ : grande première au sein d'une université berlinoise qui n'avait jusqu'ici accueilli, comme enseignants français, que des lecteurs beaucoup moins installés. Le caractère exceptionnel de cette situation est perçu aussi bien par la presse – *Le Temps*, dérouté par cette innovation, se sent obligé de préciser que « M. Haguenin, tout en devenant professeur allemand, garde sa nationalité » – que par les autorités diplomatiques des deux pays. Alors que l'*Auswärtiges Amt* recommande à ses agents d'aller assister aux cours dispensés par Haguenin, Delcassé, prévenu par le ministère de l'Instruction publique, écrit à l'ambassade de France à Berlin pour recommander à

5 *Le Temps*, 26 octobre 1901.

6 L'affaire est détaillée dans J.-Cl. MONTANT, *La propagande* (note 4), p. 1029 sq.

7 Sur le statut et l'activité d'Haguenin professeur, voir son dossier dans les archives de l'Université Humboldt : Universitätsarchiv der Humboldt-Universität zu Berlin, Universitätskurator Personalien, H041, Haguenin, vol. 1 et 2.

l'ambassadeur un « bienveillant accueil » et « l'appui de [ses] bons offices en vue de faciliter [à Haguenin] l'accomplissement de ses travaux »⁽⁸⁾.

Arrivé à Berlin, à la veille de ses trente ans, avec un contrat de trois ans, Haguenin y resta jusqu'à son expulsion en août 1914; dans l'intervalle, il avait constitué une exception française dans le milieu intellectuel berlinois, et déployé une activité énergique – voire frénétique – dans un contexte souvent difficile.

Une voix française dans l'université berlinoise

L'Université de Berlin, employeur d'Haguenin, constitue le premier cercle de son action. Recruté par le Séminaire des langues orientales, c'est en fait au Séminaire de romanistique (*Romanisches Seminar*) que le jeune professeur dispense l'essentiel de ses cours. La liste de ses enseignements donne un bon aperçu d'un éclectisme qui révèle moins une spécialisation experte que la volonté d'introduire la culture française – et notamment sa littérature contemporaine – au sein du public universitaire berlinois. Pour sa première année sur la Spree (1901-1902), Haguenin assure deux cours principaux: l'un sur la « poésie lyrique française au XIX^e siècle », l'autre sur les « auteurs modernes » de la littérature française. Par la suite, sans délaisser des enseignements littéraires très classiques (« littérature française des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles » en 1903-1904, « histoire de la littérature française » en 1906, cours la même année consacré à la *Légende des Siècles*...), il ouvre son enseignement à des thèmes plus audacieux, à l'image de ce cours dédié aux auteurs humoristiques français du XIX^e siècle, mais sort également du cadre strictement littéraire pour se faire popularisateur de la culture française dans un sens plus large: il assure dès 1905 un cours de langue française, mais également un cours que l'on pourrait qualifier de socio-historique, intitulé « thèmes historico-culturels en France » (*kulturhistorische Themen Frankreichs*). C'est donc dans une posture excédant celle du seul professeur de littérature française que s'installe Haguenin au fil des années: son action vise, plus largement, à faire entrer la connaissance de la France dans l'université allemande.

Cette mission que s'impose Haguenin ne s'exprime pas uniquement dans les heures passées dans les salles de cours, et son rayon d'action dépasse l'horizon des bancs de la faculté. Jean-Claude Montant souligne ainsi la proximité du professeur avec ses étudiants, qu'il n'hésite pas à recevoir chez lui pour prolonger les discussions amorcées en cours⁽⁹⁾; il les alimente en ouvrages français les plus contemporains, fondant notamment, au sein de l'université, une bibliothèque de littérature française qui s'enrichit vite de plusieurs centaines d'ouvrages. Dès 1905, alors qu'il ambitionne de voir son action récompensée par une croix d'officier de la Légion d'honneur, il invite l'ambassadeur de France à Berlin à mettre à son crédit ce fait d'armes permettant de « mieux faire connaître [aux étudiants allemands] notre pays et [de] les tenir au courant de ce qu'il y a d'estimable dans notre production littéraire et historique »⁽¹⁰⁾. Dans la même lettre où il détaille ses titres à la distinction convoitée, il met également en avant son action en vue de la promotion du français dans les *Gymnasien* prussiens,

8 CADN, Berlin, C 72, Delcassé à Noailles, Paris, 18 octobre 1901.

9 J.-Cl. MONTANT, *La propagande* (note 4), p. 1038.

10 CADN, Berlin, B 396, Haguenin à Bihourd, Berlin, non datée (1905).

et notamment son travail pour l'institutionnalisation des assistants français dans ces établissements. En effet, à partir de liens étroits établis notamment avec les professeurs de français du *Bismarck Gymnasium* de Berlin, Haguenin a élargi son action à l'enseignement secondaire, jusqu'à devenir un interlocuteur privilégié du ministère prussien de l'Instruction, qui lui délègue une part du recrutement de ces assistants, ainsi que de leur suivi et leur inspection. Le souci d'Haguenin de pédagogie et de promotion de la culture française dépasse ainsi le cercle de l'université pour s'étendre à l'ensemble des structures de formations des élites prussiennes.

Cette tâche s'apparente d'autant plus à une mission pour le jeune professeur qu'il s'aperçoit vite de la difficulté de conquérir un milieu académique peu ouvert aux influences étrangères en général, et françaises en particulier en cette Belle-Époque qui voit un regain de tension franco-allemande. De nombreuses études ont insisté sur le caractère conservateur et parfois nationaliste de l'université prussienne à l'époque impériale⁽¹¹⁾; l'expérience d'Haguenin semble confirmer ce constat. Si, quelques mois après son arrivée, il pense pouvoir se réjouir d'avoir « réussi à désarmer les antipathies auxquelles on m'avait annoncé que je me heurterais, antipathies romanistes ou anti-françaises »⁽¹²⁾, sa correspondance avec l'ambassade de la *Pariser Platz* dans les années suivantes ne cesse de mettre en avant les « difficiles négociations » et les « mauvaises volontés » qu'il rencontre à l'université. En 1905, il confie ainsi qu'entretenir de bons rapports avec ses collègues est loin de constituer « le plus aisé de [sa] tâche »⁽¹³⁾. Lors de son retour à Berlin en 1919, Haguenin cherchera significativement très peu à renouer ses contacts académiques au sein de l'université : ses anciens collègues sont alors jugés comme les piliers d'une nostalgie de l'Ancien Régime peu perméable à l'influence française.

Défenseur *in situ* des lettres françaises

Représentant des lettres françaises au sein de l'université, Haguenin l'est aussi, presque au sens commercial du terme, dans la société intellectuelle berlinoise. Dès 1902, il figure parmi les contributeurs réguliers à la *Deutsche Literaturzeitung*, où il publie d'abord les comptes rendus d'ouvrages parus en France, puis, à partir de 1905 des articles de fond, toujours en lien avec la France : ainsi cette étude de la réception de Goethe en France (n° 43, 28 octobre 1905), ou cette analyse de l'œuvre de Sainte-Beuve, à laquelle il consacre trois articles en 1905 et 1906⁽¹⁴⁾. On remarque, dans cette activité éditoriale au sein d'une des revues littéraires allemandes de référence, la mobilisation – ou la mise à l'honneur – des réseaux d'Haguenin dans le monde des lettres parisien. Le premier compte rendu écrit pour la *Literaturzeitung*, en juin 1902, porte ainsi sur un ouvrage publié par son mentor Ferdinand Brunetière, rassemblant diverses études

11 Voir notamment George MOSSE, *The Crisis of German Ideology: Intellectual Origins of the Third Reich*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1966 ; également les travaux d'Hans-Ulrich WEHLER, *Das deutsche Kaiserreich*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1973 et *Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Von der 'Deutschen Doppelrevolution' bis zum Beginn des Ersten Weltkrieges, 1849-1914*, Munich, Beck, 1996.

12 Haguenin à Ferdinand Brunetière, Berlin, 11 janvier 1902 ; cité in : J.-Cl. MONTANT, *La propagande* (note 4), p. 1031.

13 CADN, Berlin, B 396, Haguenin à Bihourd, Berlin, non datée (1905).

14 *Deutsche Literaturzeitung*, n° 5 et 6 des 4 et 11 février 1905, n° 29 du 21 juillet 1906.

sur Victor Hugo conduites par des étudiants de la Rue d'Ulm⁽¹⁵⁾. De la même manière, Haguenin se fit, de plus en plus nettement au fil des années, le relais et le défenseur berlinois de ses amis littérateurs parisiens, de Péguy aux cercles de la *NRF* en passant par Romain Rolland, son ancien professeur à l'ENS, ou encore Valéry Larbaud, son ancien élève du lycée de Moulins. Sa plume s'exprime alors dans des tribunes dont le rayonnement excède la scène strictement intellectuelle pour toucher l'ensemble des élites berlinoises, tels les quotidiens *Der Tag* ou la *Nationale Zeitung*.

L'affaire la mieux documentée, et surtout la plus aboutie, illustre ses efforts pour servir la publicité et la popularité à Berlin de l'œuvre d'une de ses accointances parisiennes : André Gide. Les deux hommes se sont rencontrés dans les années 1890, à la faveur des réseaux croisés de l'ENS et de la *NRF*. Leur correspondance remonte à 1897, c'est-à-dire à l'heure où le jeune agrégé dut, pour la première fois, quitter les bords de Seine pour prendre son poste à Moulins ; elle se poursuit, irrégulièrement, tout au long de son premier séjour berlinois⁽¹⁶⁾ et met alors en scène le « professeur allemand » en véritable agent littéraire sur la Spree de l'auteur des *Nourritures terrestres*. La création allemande du *Roi Candaule*⁽¹⁷⁾, en janvier 1908, fut à la fois son principal succès – Haguenin parvient à faire monter la pièce au *Kleines Theater*, lieu emblématique de l'avant-garde théâtrale berlinoise⁽¹⁸⁾ – et son échec le plus cuisant : il ne put rien contre l'accueil calamiteux réservé à la pièce, qui ne connut qu'une unique représentation. À en croire Gide, Haguenin fut l'instigateur de l'affaire⁽¹⁹⁾ ; le dramaturge fit toutefois son possible pour encourager celui qui se faisait ainsi son émissaire : « J'attache une grande importance à ce que vous pourrez faire pour moi à Berlin – tant à cause de vous qu'à cause du public qui vous écoute et est habitué à vous croire »⁽²⁰⁾ lui avait-il écrit, soulignant de manière flatteuse le crédit qu'il accordait au jeune professeur. Il n'en fallait pas plus à ce dernier pour déployer une activité débordante. Fin octobre 1907, Haguenin s'affaire à négocier la création de la pièce, s'impliquant dans le règlement des modalités financières comme dans la distribution, dans un dialogue quasi-quotidien avec le directeur du théâtre, Victor Barnowsky. Intermédiaire entre l'auteur de la pièce et son créateur, il en devient également le promoteur et le défenseur. Le 6 janvier 1908, à soixante-douze heures de la première, il publie dans le *Tag* un article visant à préparer le public berlinois⁽²¹⁾. Il y insiste sur les résonnances, évidentes à ses yeux, entre l'œuvre de Gide et l'esprit allemand, et présente son propre travail pour

15 *Ibid.*, n° 23, 7 juin 1902.

16 Une partie de cette correspondance, de 1897 à 1911, est conservée à la bibliothèque Jacques Doucet sous les cotes Gamma 580 et MNR Ms 30.

17 Sur le détail de l'affaire, Claude MARTIN, « Gide 1907 ou Galatée s'apprivoise », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1970, p. 196-208.

18 Alors dirigé par Victor Barnowsky, qui avait pris le relais de Max Reinhardt en 1905, le *Kleines Theater* vit notamment dans les années 1900 la création allemande des principales pièces de Hofmannsthal, Wedekind, Schnitzler, ou, concernant des dramaturges étrangers, Shaw ou Gorki.

19 A. GIDE, *Journal* (note 1), p. 253 [24 octobre 1907].

20 Doucet, MNR Ms 30, Gide à Haguenin, Paris, 23 octobre 1907 (cité in : Cl. MARTIN, « Gide 1907 » [note 17], p. 199).

21 Émile HAGUENIN, « André Gide, bei Gelegenheit der ersten Aufführung seines 'König Kandaules' in Berlin », *Der Tag*, 6 janvier 1908.

faire connaître cette œuvre comme participant à la compréhension mutuelle des deux cultures : « Qu'un écrivain si essentiellement français ait pu rencontrer pareil accueil en Allemagne, n'est-ce pas un heureux signe des temps et tout à la louange de la culture des deux pays ? »⁽²²⁾ conclut-il avec optimisme. Cet optimisme devait toutefois vite retomber. Le 9 janvier, soir de la première, Gide recevait de son correspondant berlinois ce télégramme peu encourageant : « Grand succès pour la moitié de la salle le reste récalcitrant »⁽²³⁾ ; une impression que devaient confirmer les critiques assassines de la presse dès le lendemain. Les passions se déchaînent, dans une polémique où Haguenin est bien seul pour défendre la pièce. Il le fait par voie de presse, publiant dans la *Zeit* et dans la *Nationale Zeitung* deux comptes rendus très laudateurs, mais également en mobilisant ses réseaux : il n'hésite pas à plaider la cause gidienne auprès de figures influentes de la société berlinoise, telle la salonnière Marie Bunsen pour laquelle Haguenin réclame à Gide un exemplaire dédié de la pièce en guise de publicité⁽²⁴⁾. Cette activité ne parvient pas à éviter le fiasco : la pièce, suspendue au lendemain de la première, est finalement déprogrammée. L'affaire laisse une vive amertume chez Gide, qui compile à Paris « cent cinquante-trois découpures [de presse allemande] – toutes injurieuses, malhonnêtes, stupides, infâmes »⁽²⁵⁾, mais aussi une reconnaissance certaine envers celui qui fut son premier défenseur. Haguenin ne se risque plus, par la suite, à de pareils coups d'éclats, mais poursuit ses efforts pour populariser l'œuvre gidienne, notamment en en nourrissant copieusement la bibliothèque française créée à l'université.

L'activité franco-allemande d'Haguenin ne se déploie pas uniquement, comme c'est le cas ici, dans le sens Paris-Berlin ; elle peut occasionnellement emprunter le trajet inverse, et ses relations avec Péguy, notamment, l'explicitent. Lié depuis les années du combat dreyfusard avec le jeune auteur français⁽²⁶⁾, Haguenin tente, pour des raisons tout autant artistiques qu'économiques⁽²⁷⁾, de faire connaître Péguy en Allemagne, avec un succès d'ailleurs limité. Surtout, il lui envoie, en 1905, plusieurs « Courriers d'Allemagne » et autres « Courriers de Berlin » destinés aux *Cahiers de la Quinzaine* ; ces textes témoignent de la volonté d'Haguenin de faire pénétrer les réalités allemandes dans la revue qu'il pense être l'incarnation la plus brillante de la nouvelle génération intellectuelle française. Faut-il voir dans le raidissement anti-germaniste de Péguy suite à la crise de Tanger⁽²⁸⁾ la raison pour laquelle ces « courriers » ne furent jamais publiés ? L'explication mettrait en tout cas en lumière l'indéniable fossé qui se creuse alors entre les deux normaliens : à l'heure où l'un prend nettement ses distances

22 « Daß ein so durch und durch französischer Schriftsteller solchen Beifall in Deutschland gefunden hat, ist das nicht ein glückliches Zeichen der Zeit und eine Ehre für die Kultur beider Länder ? » ; la traduction est celle que l'on retrouve dans les dossiers de Gide, qui avait prévu de faire publier une version française de l'article dans la revue littéraire genevoise *Antée*.

23 A. GIDE, *Journal* (note 1), p. 257 [9 janvier 1908].

24 Doucet, Gamma 580, Haguenin à Gide, Berlin, 9-10 janvier 1908.

25 A. GIDE, *Journal* (note 1), p. 259 [21 janv. 1908].

26 Péguy était d'un an le cadet d'Haguenin, et avait intégré l'ENS deux ans après lui.

27 Haguenin participe d'ailleurs bien modestement, sur la demande de son ami, au financement des *Cahiers de la Quinzaine* à hauteur de 500 francs.

28 Cf. « Notre Patrie », *Cahiers de la Quinzaine*, 22 octobre 1905.

avec l'Allemagne impériale, l'autre ne renonce pas à en populariser l'image auprès du public français. En témoigne son activité épisodique dans d'autres publications françaises, notamment *La Revue des deux mondes*.

Une action berlinoise au service de la France ?

Dans son quotidien académique comme dans son activité éditoriale, Haguenin se pense – avec d'ailleurs une haute idée de cette fonction officieuse – comme un relais entre les deux cultures. Il surveille et corrige les traductions d'œuvres littéraires des deux côtés de la frontière, se met au service de chercheurs français germanophiles en allant consulter pour eux les manuscrits les plus divers dans les bibliothèques berlinoises, veille sur les lecteurs français employés dans les *Gymnasien* prussiens. N'est-il pour autant que cette interface favorisant le contact entre deux mondes, au service d'une littérature placée au-dessus des barrières et des différends politiques ? La question mérite d'être posée, notamment à la lumière des relations entretenues par Haguenin avec l'ambassade de France sur la Spree. À la lecture de la documentation éparsée de l'ambassade, une autre image d'Émile Haguenin apparaît en effet : ne serait-il pas plutôt un agent officieux au service de la France, dans des milieux académiques et intellectuels traditionnellement difficiles à pénétrer pour l'influence française ? L'intérêt que lui porte, dès les premiers mois de sa présence à Berlin, le Quai d'Orsay d'une part, l'ambassade de la *Pariser Platz* de l'autre, rend l'interrogation légitime.

Haguenin lui-même n'hésite pas à se présenter en agent de l'influence française, tout du moins lorsque cela sert ses intérêts. En décembre 1909, en délicatesse avec le ministère français de l'Instruction publique qui menace de mettre fin à sa disponibilité, de le réintégrer d'autorité, et, en cas de refus, de le radier de la fonction publique, il saisit l'ambassade de France⁽²⁹⁾ : le professeur entend bien rester à Berlin tout en préservant son statut en France. Pour pousser les diplomates à intercéder en sa faveur, il insiste de manière très significative, non sur ses désirs personnels, mais sur le bénéfice que la France retirerait à ses yeux de sa position berlinoise. « Si vous pensez que ma présence et mon action à Berlin soient utiles, voilà ou jamais l'occasion d'accourir à mon secours » écrit-il avant d'ajouter sans ambiguïté : « Il y a un poste de combat à défendre et à sauver ». Ce poste de combat, apparemment si précieux à l'action diplomatique de la France en Allemagne, Haguenin en avait détaillé le contenu au fil de ses correspondances avec l'ambassade depuis près de huit ans, notamment lorsqu'il avait, à plusieurs reprises, réclamé la recommandation de l'ambassadeur pour la Légion d'honneur. Outre sa promotion des lettres françaises, le professeur mettait alors à son crédit une action aux accents nettement plus politiques. En 1905, il n'hésitait pas à se présenter comme un agent ayant, pour ainsi dire, réussi à infiltrer, au bénéfice de la France, l'appareil d'État prussien. Il écrit avoir « gagné la confiance du ministère [prussien], qui [l]'a fait rentrer au jury d'examen d'État pour l'enseignement secondaire, et [lui] demande souvent des rapports confidentiels » ; une place privilégiée qu'il mettrait patriotiquement à profit pour défendre les intérêts français. De même au sein

29 CADN, Berlin, B 396, Haguenin à un des membres de l'ambassade (sans doute le conseiller Théodore de Berckheim ou le secrétaire Louis Hermite) désigné comme « cher ami », Berlin, non datée (décembre 1909).

de l'université, où il parviendrait à limiter les penchants parfois francophobes de ses collègues, ou du moins à contrebalancer leur influence auprès des étudiants.

Incontestablement, l'ambassade de la *Pariser Platz* suit avec le plus grand intérêt les diverses facettes de l'activité d'Haguenin, appliquant en cela les consignes initiales de Delcassé. Mais, à l'évidence, plus que le diffuseur de la culture française, c'est surtout l'informateur qui intéresse les diplomates. En effet, Haguenin apparaît très vite comme un des Français les mieux introduits dans la société berlinoise, bien au-delà du seul monde des lettres et de la culture. Or, dans un Berlin impérial que les hommes de l'ambassade de France ont parfois du mal à pénétrer, le relais d'Haguenin et les informations qu'il est capable de recueillir s'avèrent précieux. Par ailleurs, au-delà des portes qui lui sont ouvertes alors qu'elles restent fermées aux diplomates, Haguenin, ne représentant personne d'autre que lui-même, peut plus aisément que les agents de la *Pariser Platz* enquêter sur des terrains délicats. Aussi n'est-il pas surprenant, par exemple, de le voir mandaté par l'ambassade pour s'informer discrètement sur une affaire qui, au tournant de 1907 et 1908, risque d'exposer gravement la diplomatie française : celle impliquant le conseiller de l'ambassade, Raymond Lecomte, dans un scandale d'homosexualité le liant au « meilleur ami » de Guillaume II, Philippe Eulenburg⁽³⁰⁾. Le professeur se fait alors enquêteur de terrain, interrogeant le personnel des grands hôtels berlinois comme le journaliste Maximilien Harden, rédacteur en chef de la *Zukunft* à l'origine des révélations. Il est ainsi en mesure d'adresser une note à l'ambassade, affirmant que « la direction du Kaiserhof était renseignée sur les mœurs spéciales de M. Lecomte », qu'« au Palast, [...] ces mœurs étaient choses connues » et qu'Harden était « un peu plus que persuadé que la police berlinoise a[vait] des rapports là-dessus »⁽³¹⁾. On comprend qu'aucun agent officiel n'aurait pu se risquer à de telles investigations, et ce d'autant plus que le scandale touche aux plus hautes sphères du monde politique allemand. La diplomatie française se serait non seulement abaissée à s'intéresser à des mœurs peu avouables, mais aurait semblé, en voulant percer le mystère de la compromission de son agent, s'immiscer dans les affaires allemandes et profiter de l'affaiblissement de la classe politique berlinoise. Haguenin est alors l'auxiliaire parfait pour mobiliser ses réseaux, et informer en toute impunité la *Pariser Platz*. On le retrouve, plus classiquement, dans cette posture d'informateur officieux dans des dossiers moins scabreux – pas nécessairement moins délicats⁽³²⁾.

De fait, l'intimité des liens d'Haguenin avec l'ambassade de France à Berlin ne se dément pas de 1901 à 1914. Alors que trois ambassadeurs – Emmanuel de Noailles, Georges Bihourd puis Jules Cambon – se succèdent *Pariser Platz*, Haguenin est de tous les dîners officiels, et de toutes les festivités données par l'ambassade, et trouve toujours son chemin vers le bureau de l'ambassadeur ou de ses subordonnés. Il est

30 Sur l'affaire, voir l'étude pionnière de Maurice BAUMONT, *L'affaire Eulenburg*, Genève, Editio-Service, 1972 ; plus récemment, Norman DOMEIER, *Der Eulenburg-Skandal: eine politische Kulturgeschichte des Kaiserreichs*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2010.

31 CADN, Berlin, B 75, Haguenin à Carbonnel, Berlin, 31 octobre 1907.

32 J.-Cl. Montant évoque ainsi le rôle informel qu'aurait joué Haguenin entre l'ambassadeur français J. Cambon et le chancelier allemand Bülow pour esquisser un rapprochement financier franco-allemand fin 1907, notamment pas ses contacts avec le directeur de la *Deutsche Bank* sur le dossier de la *Bagdadbahn* (J.-Cl. MONTANT, *La propagande* [note 4], p. 1041-1042).

une de ces figures clés qui évoluent dans l'orbite de la diplomatie française dans le Berlin de la Belle-Époque, ni lié à elle, ni totalement indépendant puisque, pour ne pas heurter son ministère de tutelle français, il prend épisodiquement le soin de solliciter l'avis, voire l'autorisation de l'ambassade pour se lancer dans un nouveau projet. Il fait ainsi partie de ce début de réseau informel sur lequel les hommes de la *Pariser Platz* tentent de faire reposer leur action. Cette posture, cultivée par Haguenin, ne fait pas du professeur d'avant-guerre un agent officieux de la diplomatie française, et moins encore un agent infiltré dans l'appareil prussien. Elle souligne toutefois que la médiation franco-allemande que revendique Haguenin est plus complexe qu'il n'y paraît, et que son action excède la seule facilitation des passerelles intellectuelles entre les deux pays au nom de l'universalité de la littérature et de la compréhension entre les peuples. Elle le prépare par ailleurs de manière imprévue à sa seconde carrière. Celle-ci débute le 14 août 1914, alors que l'Université de Berlin licencie son enseignant français en tant que « ressortissant d'un État ennemi ». Expulsé d'Allemagne, ce dernier quitte Berlin après près de treize années passées sur la Spree.

Des belles lettres à la diplomatie : continuité de la trajectoire berlinoise d'Haguenin (1914-1924)

Contacté par le Quai d'Orsay dès son retour en France, Haguenin entre dans les cercles informels de la diplomatie française, et ne quittera plus, jusqu'à sa mort, ce rôle parfois mal défini d'auxiliaire diplomatique. Nous ne retracerons pas ici en détails les soubresauts d'une deuxième carrière déjà largement étudiée⁽³³⁾. En nous arrêtant, pour conclure ce portrait, sur dix années d'action diplomatique, nous voudrions toutefois mettre en lumière les éléments de continuité qui relient les deux moments de la vie d'Haguenin. Berlin, centre de gravité des carrières académique et diplomatique, en est le trait d'union, fondant à la fois la singularité et la cohérence de la trajectoire du professeur devenu diplomate.

Rappelé à Paris, Haguenin avait suivi dans un premier temps le gouvernement français à Bordeaux, avant de se rendre en Suisse dès novembre 1914 où il prend, en 1916, la tête d'un bureau de la Presse nouvellement créé au sein de l'ambassade de France. L'organisme est pensé comme un poste d'observation de l'ennemi allemand. Ainsi, si Haguenin passe la majeure partie du conflit à Berne, c'est en gardant toujours Berlin en point de mire. C'est en effet sa connaissance intime de l'Allemagne, et plus précisément de la société du Berlin impérial, qui a poussé le gouvernement français à en faire son auxiliaire. Mais, bien plus qu'un expert à même d'éplucher publications ou manifestations de propagande germaniques, Haguenin est surtout un praticien de l'Allemagne, et, à ce titre, dans la capitale suisse comme dans la capitale allemande, un informateur de terrain. Plus que pour le fastidieux dépouillement de la presse, Haguenin se passionne pour une diplomatie de réseaux où il met pleinement à profit son passé berlinois. En effet, il retrouve sur les rives de l'Aar nombre de personnalités connues sur celles de la Spree, qu'il s'agisse d'émissaires gouvernementaux omniprésents dans cette Suisse devenue carrefour de la diplomatie européenne, de journalistes et publicistes à la recherche d'informations libérées du carcan de la censure, ou

33 Cf. *supra*, note 4.

d'opposants au régime impérial, dont la Suisse est alors devenue la base arrière. De la lecture quotidienne du *Berliner Tageblatt* en discussions avec le socialiste Eduard Bernstein, de débats artistiques passionnés avec Hugo Ball en négociations secrètes avec le comte Harry Kessler⁽³⁴⁾, quatre années durant, Haguenin ne perd donc jamais Berlin de vue : c'est bien la Porte de Brandebourg qui polarise son activité d'apprenti diplomate⁽³⁵⁾.

Il n'est dès lors pas surprenant de voir l'ancien professeur être un des premiers Français – du moins parmi les civils⁽³⁶⁾ – à fouler le sol du Brandebourg au lendemain du conflit. Officieusement mandaté par un Quai d'Orsay à la fois curieux et prudent face aux bouleversements politiques en cours outre-Rhin, Haguenin regagne l'Allemagne, par le lac de Constance, le 13 mars 1919, et, après une étape bavaroise, retrouve le 19 un Berlin en pleine ébullition révolutionnaire. Il y est à la tête d'une mission informelle composée essentiellement d'anciens membres du bureau de Berne et vite baptisée « Mission Haguenin ». Dans la capitale de la nouvelle république allemande, l'ancien professeur retrouve ses marques, ses contacts et ses habitudes. Il renoue les réseaux brisés par la guerre – à l'exception, on l'a dit, de ceux tissés dans les milieux d'une université qui n'a pas dissimulé pendant le conflit sa ferveur nationaliste –, et se fait un devoir de conquérir de nouveaux soutiens à la France. Il y parvient notamment dans les cercles bourgeois du parti démocrate (DDP), de la social-démocratie indépendante (USPD) et de la presse de gauche (*Vossische Zeitung*, *Vorwärts*). À nouveau, Haguenin se pense comme ce Berlinois français dont la vocation naturelle serait d'être un médiateur entre la France et l'Allemagne. Et tout particulièrement, dans le contexte spécifique de 1919-1920, de cultiver les liens avec cette « autre Allemagne », libérale et démocratique, tenant plus de Weimar que de Potsdam, qui paraît s'affirmer et à laquelle il croit sincèrement. Les rapports adressés au Quai d'Orsay⁽³⁷⁾, sans idéalisme et démontrant à l'inverse un très politique opportunisme, insistent sur la nécessité d'ouvrir le dialogue avec cette nouvelle Allemagne dont la consolidation irait dans le sens des intérêts français. Berlin, capitale d'une Prusse passée de symbole de l'impérialisme allemand à bastion de la social-démocratie, est à ses yeux le terrain idéal pour mener une action dont il a étreigné les méthodes en Suisse, et qu'il entend inscrire dans la durée.

La vision berlinoise d'Haguenin s'accorde mal avec la lecture parisienne de la question allemande. L'affirmation de l'influence de Millerand, à partir de janvier 1920, sur le Quai d'Orsay met en lumière des désaccords qui existaient déjà, sous-jacents, entre l'envoyé berlinois et l'administration Clemenceau. Quand l'ambassade de France rouvre officiellement ses portes *Pariser Platz* en 1920, le ministère des Affaires

34 Voir L. CHARRIER, « À la recherche d'une paix de compromis » (note 4) ; nous souhaitons au passage remercier Landry Charrier d'avoir partagé avec nous son intérêt et ses réflexions sur Haguenin, et d'avoir ainsi, par des échanges fructueux, nourri les nôtres.

35 Et ce même s'il se familiarise aussi à Berne avec les milieux bavarois, très représentés en Suisse à la faveur de la porosité de la frontière bavo-suisse tout au long du conflit.

36 Sur les missions militaires à Berlin dans les mois qui suivent l'armistice, Olivier LAHAIE, « Face à l'Allemagne vaincue, les services de renseignement français (novembre 1918-avril 1919) », *Revue historique des armées*, n° 251, 2008, p. 61-71.

37 Voir CADN, Berlin, C 4, C 37 et C 132.

étrangères s'efforce de la débarrasser d'un Haguenin devenu encombrant. Ce dernier refuse pourtant de quitter Berlin, qu'il considère désormais comme sa ville d'adoption. Il parvient, à la faveur de ses réseaux, à se « recaser » à l'été 1920 au bureau d'information ouvert par la Commission des réparations dans la capitale allemande, et devient ainsi un « fonctionnaire interallié »⁽³⁸⁾. Dans ce nouveau poste, il continue à explorer et à arpenter les rues bien connues d'une ville désormais familière, multipliant les rencontres et les contacts qui constituent au final, depuis les années 1900, sa principale activité. Se faisant toujours mission d'encourager la compréhension réciproque entre la France et l'Allemagne, il tente d'exercer sur ses relations berlinoises un travail d'influence quotidien. Mais le bureau de la Commission des réparations est une mise à l'écart dorée pour Haguenin. En 1921, on le trouve déjà résigné, « hors d'état de travailler à modifier [les] jugements [des Allemands] et à miner leur résistance »⁽³⁹⁾. L'écart de vues avec le Quai d'Orsay ne fait que s'accroître au fil des mois, et avec lui l'amertume d'Haguenin face à une diplomatie qui « n'a pas su nous créer une clientèle » et à qui « l'art de manier les hommes est étranger »⁽⁴⁰⁾. En mai 1922, il acquiesce à un article de la *Freie Presse* sur « l'absurde traitement qu'on inflige à l'Allemagne » et ne peut, six mois plus tard, considérer l'occupation de la Ruhr que comme une magistrale erreur de la part de décideurs ignorants des réalités allemandes. L'année 1923 est ainsi vécue à Berlin dans la douleur, alors que le ressentiment populaire rend difficile la vie des ressortissants français en Allemagne. Haguenin n'échappe pas à l'hostilité ambiante, qu'il conçoit comme une injustice au vu de son opposition personnelle à la ligne Millerand-Poincaré. Dans une capitale totalement désorganisée par l'hyperinflation, il travaille alors à maintenir ses contacts dans des milieux identifiés comme encore réceptifs, mais s'épuise à une tâche devenue impossible. Après plus de dix-huit années de présence à Berlin depuis 1901, c'est à Paris qu'il meurt brutalement, durant un congé, en janvier 1924.

Professeur allemand puis diplomate français, Haguenin, mort à 51 ans, fut ainsi avant tout berlinois : durant vingt-trois ans, près de la moitié de sa vie avait été polarisée par cette ville vers laquelle rien n'avait semblé originellement l'attirer mais qu'il fit tout pour ne pas quitter. De cette immersion il fit la base d'une activité qui n'était ni désintéressée ni idéaliste, mais qui fut, avec une constance remarquable, mise au service d'une connaissance mutuelle approfondie des élites des deux nations – plus d'ailleurs que des deux peuples. « Professeur allemand » dans la capitale de l'Empire, Haguenin porta pendant plus d'une décennie la voix des lettres et de la culture française dans des milieux intellectuels berlinois parfois hostiles ; passé « diplomate français » à la faveur de la Première Guerre mondiale, il tenta de se faire l'avocat d'une tout « autre Allemagne » auprès d'autorités françaises à leur tour peu réceptives. Pendant près d'un quart de siècle, Haguenin se pensa ainsi, avec orgueil si ce n'est toujours réussite, en médiateur franco-allemand.

Malgré les résultats parfois limités de ses efforts, malgré l'amertume dans laquelle elle s'achève au début des années 1920, la singularité de la trajectoire berlinoise

38 CADN, Berlin, C 33, dépêche n° 265, Paris, 31 mai 1920.

39 Archives Nationales, AJ⁵, vol. 251, note d'Haguenin du 22 février 1921.

40 *Ibid.*, 6 mars 1921.

d'Haguenin lui permit d'endosser ce costume. Elle soulignait le caractère déterminant de l'immersion dans les processus de médiation, tant culturelle que politique, à une époque où aucun autre canal que celui de la diplomatie officielle n'existait comme instrument de dialogue, ou même de contact, entre la France et l'Allemagne. En ce sens, son action individuelle préfigurait les initiatives moins personnelles par lesquelles la société civile, des deux côtés de la frontière, allait prendre sa part au processus de rapprochement franco-allemand initié à l'heure même de la mort d'Haguenin. À l'image du Comité franco-allemand d'information et de documentation (Comité Mayrisch), créé en 1927 et dont l'action devait principalement reposer sur un bureau berlinois tenu par un Français et sur son miroir parisien tenu par un Allemand, beaucoup des initiatives privées qui fleurirent dans le contexte de la *Verständigung* de la seconde moitié des années 1920 firent en effet de l'immersion chez l'autre le socle de la compréhension mutuelle et, partant, une méthode de dialogue à part entière. La médiation apparaît alors moins faite d'allers-retours que d'une appréhension empirique et quotidienne, par une plongée durable, de l'environnement du voisin. Depuis les rives de la Spree, Haguenin avait tracé la voie : c'est bien Berlin qui avait fait de lui, avant l'heure peut-être, un médiateur franco-allemand.

Zusammenfassung

Im Oktober 1901 war Émile Haguenin der erste Franzose, der als „außerordentlicher Professor“ von der Universität Berlin rekrutiert wurde. Der junge Literatur-Professor, der kein Wort Deutsch sprechen konnte, ließ sich dann in der Reichshauptstadt nieder, wo er mit der Ausnahme der Kriegsjahre bis zu seinem Tod im Januar 1924 blieb. Während dieses kurzen Vierteljahrhunderts war er erst ein sehr aktiver Akademiker, der in verschiedenen Berliner Kreisen weite Netze knüpfte und es als seine Pflicht betrachtete, die französische und deutsche Literatur miteinander in Kontakt zu setzen; danach war er ein halb-offizieller Diplomat, der sich im Dienst der französischen Regierung und dann der Reparationskommission der Wiederherstellung der deutsch-französischen Beziehungen und Verständigung widmete. Berlin war der Rahmen und der gemeinsame Punkt dieser beiden Karrieren. Der Artikel zielt darauf ab, zu verstehen, wie Haguenin diese strenge Verankerung in der deutschen Hauptstadt nutzte, um sich als einer der originellsten, wichtigsten und langfristigen Mediatoren zwischen Deutschland und Frankreich am Anfang des 20. Jahrhunderts zu erweisen.

Résumé

Émile Haguenin fut, en octobre 1901, le premier Français recruté en tant que « professeur extraordinaire » par l'Université de Berlin. Ce jeune professeur de lettres maîtrisant mal la langue allemande s'installe alors dans la capitale du Reich ; il y restera jusqu'à sa mort en 1924, passant sur la Spree près d'un quart de siècle interrompu seulement par la guerre. Il y fut d'abord un universitaire à l'activité frénétique, tissant des réseaux dans des cercles variés et se faisant mission de mettre en contact les lettres françaises et allemandes ; diplomate officieux et autodidacte après-guerre, au service du Quai d'Orsay puis de la Commission des réparations, il s'y consacra à la reconstruction des relations et du dialogue entre la France et l'Allemagne. Berlin fut le décor commun et le trait

d'union de ces deux carrières. L'article cherche en conséquence à comprendre comment son immersion et son ancrage sur les bords de la Spree permit à Haguenin, « Berlinois français », de s'affirmer comme l'un des médiateurs franco-allemands à l'action la plus originale, la plus significative et la plus continue de ce début de xx^e siècle.